



HAL
open science

Dans l'ambiance d'une bergerie urbaine

Zakaria Kadiria, Nasser Tafferant, Jean-Paul Thibaud, Khadija Zahi

► **To cite this version:**

Zakaria Kadiria, Nasser Tafferant, Jean-Paul Thibaud, Khadija Zahi. Dans l'ambiance d'une bergerie urbaine. Breviglieri, Marc; Saïd, Noha Gamal; Goeury, David. Résonnances oasiennes. Approches sensibles de l'urbain au Sahara, MétisPresses, pp.59-65, 2021, 9782940563821. halshs-03083997

HAL Id: halshs-03083997

<https://shs.hal.science/halshs-03083997>

Submitted on 5 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



FRAGMENTS
SONORES DE AÏD
AL-ADHA À TIZNIT.

DANS L'AMBIANCE D'UNE BERGERIE URBAINE

Zakaria Kadiri, Nasser Tafferant, Jean-Paul Thibaud et Khadija Zahi

Dans cet article, nous nous proposons de restituer des observations d'une rue marchande de la médina de Tiznit – l'avenue Sidi Abderahmane (dite Fouq el oued, car construite au-dessus de l'ancien lit de rivière qui traverse la vieille ville de Tiznit) –, à l'approche de la fête de l'Aïd-El-Kébir (Aïd al-Adha ou fête du sacrifice). Notre cheminement nous conduit à explorer l'ambiance d'une bergerie dans laquelle sont vendus des moutons. L'équipe se compose de quatre sociologues ayant des degrés de familiarité différents au terrain. Le défi est de mettre à l'essai des outils d'observation et des modalités de l'expérience partagée du sensible. Ce peut être par une attention portée aux regards, aux sons, aux souvenirs et aux émotions.

Jeux de regards

À l'entrée de la bergerie, je suis frappée par l'intensité du regard. Un regard fixe et sans limite. Des enfants, des femmes, des hommes agrippés à une barre de fer scrutent de loin le déplacement des moutons dans un périmètre délimité. Ces spectateurs de passage semblent aspirés, absorbés par la scène. Sur le visage des enfants se lisent des expressions de joie, d'étonnement, d'envie d'enjamber la barrière et de voir de plus près ce rassemblement magique. Quant aux adultes, leur regard préoccupé et indécis laisse transparaître les mille et un calculs pour saisir la bonne affaire. En

LE CONVOYEUR DE
MOUTONS [@NASSER
TAFERANT].



avançant timidement dans cet espace, mon regard est attiré par une spectatrice qui trace son chemin, se faufile au milieu de la foule avec un regard soucieux et déterminé. Sa présence me déconcerte, son allure et ses mouvements m'interpellent. Je m'approche d'elle pour comprendre les raisons de sa présence dans ce lieu de négoce des moutons réservé habituellement aux hommes. Une discussion spontanée s'amorce sans que j'aie besoin de me présenter ou de justifier pourquoi je l'aborde. Ces données biographiques m'éclairent. En quelques instants, j'apprends qu'elle est veuve depuis trois ans et mère de deux enfants. Elle a été obligée d'investir l'espace masculin après la mort de son mari: «Mes enfants sont encore petits, je n'ai personne pour m'acheter le mouton.» Elle me confie ses préoccupations immédiates: «le marché, cette année, est cher»; ses hésitations: «je suis venue juste pour voir, je ne sais pas si je vais acheter»; ses peurs: «peut-être demain, le prix va augmenter»; le budget qu'elle compte y mettre: «je ne peux pas dépasser 1 400 DH». En sa compagnie, j'avance au milieu des spectateurs, je franchis la barre pour découvrir l'espace de choix et de négoce des moutons. Un espace réservé aux personnes ayant l'intention d'acheter et dotées d'un





savoir-faire pour choisir le «bon mouton». Elle me montre, par le geste et avec aisance, les parties du mouton qu'il faut toucher. «Je sais choisir parce que je faisais de l'élevage avant.» Les considérations esthétiques sont mises en avant: «Les moutons d'ici sont grands, ils ont une laine propre et belle, c'est une belle race.» Son regard se fixe sur un mouton du pays, comme elle le qualifie, c'est un produit du terroir: «Le mouton *beldi* est meilleur, sa chair est tendre, il n'est pas gras, il n'y a pas de risque de cholestérol.» Tous ces arguments ne laissent aucune place à l'hésitation, il faut saisir l'occasion, payer le vendeur.

POINTER DU DOIGT ET
CHOISIR LE MOUTON
(@ NASSER TAFFERANT).

Autour de nous, des acheteurs potentiels circulent dans la bergerie, regardent dans tous les sens, échangent leurs avis, scrutent les défauts physiques visibles (boitement, œil manquant, amputation d'une corne, de la queue...), négocient les prix...

Je quitte progressivement ce lieu animé et ses diverses activités. En me mettant à l'écart, je suis le mouvement continu de ces spectateurs qui entrent et qui sortent. La bergerie urbaine, un campement temporaire prend place dans la médina, dessine un nouveau territoire avec ses codes et ses ambiances. Cet espace improvisé devient, en quelques jours, lieu d'attraction, une scène publique temporaire.

LA DAME EN ROUGE
(@ NASSER TAFFERANT).



À voix basse

Une rue animée dans laquelle j'entends des bruits de moteur, une mobylette qui passe et quelques personnes qui parlent et marchent. Une présence sonore de la ville avec son trafic et son mouvement. En avançant près de la bergerie, je distingue encore les bruits de l'extérieur mais je perçois aussi le son de chocs, quelque chose qui semble tomber de manière éparse sur du métal. Mais le son n'est pas vraiment métallique. Ce sont quelques hommes qui pèsent et préparent du charbon à vendre. Il servira aux petits foyers sur lesquelles sont cuites les brochettes d'abats, premier plat partagé par la famille. La rue tend à disparaître – pas complètement – au profit d'une activité plus tranquille mais encore sonore. Puis cette activité cesse. Le son de la bergerie est maintenant plus manifeste. Une enveloppe assez mate, feutrée, tissée de murmures juste perceptibles. Ça y est. Je ne suis plus dans la rue mais dans un cocon sonore en quelque sorte, immergée dans un espace presque clos, où domine un bruit de fond vocal. Les gens tendent à parler à voix basse. Chuchotement. Quelques voix se détachent de temps en temps mais restent souvent dans ce fond continu, discret et indistinct. Une bergerie sonore très douce, tranquille, ouatée en quelque sorte.

Puis, en avançant encore, je passe le garde-corps et me trouve au milieu des moutons. Les bêtes m'entourent: sons de frottements, petits mouvements dans un enclos réduit. Certains moutons semblent tousser ou éternuer, ça fait rire les enfants. Forte présence des bêtes. J'entends moins les voix et davantage les bêtes qui m'entourent. La paille. Je suis en plein milieu. Les marchands de charbon encore présents en arrière-plan, quelques coups et chocs. Bêlement des moutons.

Je sors de l'enclos et me retrouve maintenant près des vendeurs de charbon. Leur présence est davantage audible que celle des vendeurs et acheteurs de moutons. J'entends ces gestes élémentaires consistant à peser. Bruits de chocs, bruits de balance, de charbon qui tombe de temps en temps. Cela donne un peu de rythme à cet espace. Un peu de sons qui se détachent du reste. Comme si une partition à deux voix se jouait: le murmure continu des voix du côté des moutons et les chocs éparés et

irréguliers du charbon de l'autre. Une double activité dans un même lieu qui compose avec bonheur. Je suis tout entier à l'écoute de ce milieu un peu hors du temps, avec une qualité de silence dans laquelle on se sent bien. Toujours des voix en arrière-fond, dont une, celle d'une dame en rouge que je n'entendrai pas.

Je l'avais aperçue un peu distraitemment cette dame en rouge qui était entrée dans la bergerie. Mais c'est Khadija qui viendra me raconter par la suite, dans la rue, cette rencontre un peu singulière. À écouter ce fragment de récit, je me dis que cette conversation avec la dame en rouge a eu lieu dans la bergerie et que je ne l'ai pas entendue...

Le murmure des voix et des petits gestes m'enveloppe et commence à m'habiter. Comme si je faisais déjà un peu partie de cet endroit. D'ailleurs, quand nous parlons entre nous, nous posons notre voix de manière à nous fondre dans ce milieu sonore. Nous parlons désormais un peu comme les autres, à voix basse, discrètement. Je pourrais rester là encore un peu de temps, rien qu'à écouter et me laisser bercer par ce milieu tout en demi-teinte. Mais en se rapprochant de la sortie, les bruits de la rue refont surface. En même temps, les chocs du charbon accompagnent le départ et vont disparaître petit à petit. Je quitte ainsi le bain sonore des voix et ce silence tout en douceur pour un milieu plus tonique et stimulant. Moteurs. Passages. Circulation. Je suis encore dans la bergerie, le son encore dans l'oreille, et en même temps happé par un tout autre milieu sonore. Les commerçants de toutes sortes que l'on discerne, un marchand de fruits qui interpelle les passants, l'aiguiseur de couteau qui fait acte de présence par sa meule électrique. Je suis définitivement en ville, non plus protégé dans un cocon feutré mais désormais exposé aux activités des uns et des autres. Le bruit a repris le dessus. Je suis en ville. Le havre de paix et de douceur en mémoire. Les rythmes de la ville...



LE RÉMOULEUR
DE COUTEAU INSTALLÉ
DANS LA RUE
(© NASSER TAFFERANT).

États d'âme

Drâa Ben Khedda, Tizi Ouzou... La rue marchande m'évoque le souvenir de la Kabylie par ses états d'âme, son relief bariolé, l'ovation des klaxons. Une impression de vertige me saisit au bord de ce trottoir. La profusion des couleurs, des odeurs, des traces et des tâches me fait craindre de ne rien voir du tout. Je suis tenté par me laisser porter dans ces rapides où le risque de collision me paraît surmontable à condition de suivre la cadence. Si je panique, je m'accrocherai à n'importe quoi pour rejoindre la rive: un bout de carton, la roue d'une moto bécane, une grappe de raisin... Je pense à mon père et à ma mère. Est-ce qu'ils auraient été bien ici avec moi? Soudain, à ma gauche, un lieu attire mon attention. Je suis tenté par m'y introduire car rien ne sort de là. Il y a bien une odeur de foin et de bétail qui s'échappe et exhume encore des souvenirs d'enfance à la ferme; de nouveau mon père qui me tient par la main. Je pénètre. Le devoir de tranquillité m'arrache à la rue anonyme et outrancière. Je me sens vulnérable et choisis de faire profil bas. Les enfants qui se tiennent en

LES VENDEURS
DE CHARBON
(© NASSER TAFFERANT).

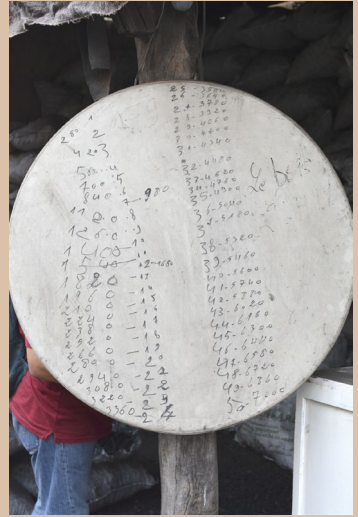


équilibre sur des poutres de fortune me redonnent le sourire et me rassurent. Les petits privilèges de la posture: je les ai aussi connus lorsque j'étais gamin et que je grappillais quelques centimètres pour dépasser les limites autorisées. À la faveur d'une discussion entre Zakaria et un vieil homme familier de ce lieu, l'occasion est donnée au petit groupe d'observateurs que nous sommes de glisser entre les cordes pour rejoindre le centre du ring où la brusquerie n'est pas de mise. Ici règne au contraire une tension douce. C'est autre chose que la cacophonie d'un souk.

Tandis que je photographie le visage émacié et doux du vieillard qui aide les acheteurs au transport des bêtes, j'ai comme une hallucination dans ce climat terreux. Drapée d'un *melahfa* rouge, d'une paire de lunettes noires qui réserve son

regard, une femme détonne par sa détermination. Là où les uns se tiennent prostrés dans une complicité vernaculaire, elle danse. Là où les autres attendent qu'on leur ramène leurs bêtes, elle bondit, fonce droit devant et les saisit pour se fixer sur leur sort. C'est elle qui tient la vedette au mépris des mauvaises langues. Des enfants s'amuse de cette boule d'énergie, mais elle porte sur ces rires innocents un regard plutôt bienveillant. D'où sort-elle ? Comme Jean-Paul, je ne l'avais pas remarquée, ce qui me trouble davantage. Un garçon sage, qui ouvre parmi les bêtes la voie aux acheteurs, est tout à son écoute.

Je suis touché par l'hospitalité de ce recoin de la ville. Une totale confiance des hommes, et des bêtes surtout. Le frottement de leurs cornes, c'était comme une tape amicale. Je me dirige maintenant vers la sortie en prenant garde de marcher d'un pas lent pour ne pas soulever le tapis de poussière qui fait éternuer les bêtes. C'est à ce moment-là que je croise la dame en rouge à qui j'ose adresser un regard complice comme pour dire : « Bien joué ! T'es sacrément culottée ! » D'abord impassible, elle me lance ensuite un sourire élégant qui me fait croire que mon intuition était la bonne. Elle se dirige ensuite avec la même énergie vers les vendeurs de charbons. Elle n'est pas du genre à faire les choses à moitié. Me revoilà dans le flot des moteurs et de la débrouille, car j'apprends par Zakaria qu'ici tout commerce est informel. La rue marchande est un chaquet de ruses et de services bien utiles. Je poursuis mon chemin, tandis que mon esprit est fixé dans l'atmosphère de la bergerie. Je me dis que je raconterai cela à mon père, qui bondira sûrement sur l'album photos de la famille pour revisiter les images de la ferme, là où il achetait son mouton avec le même enthousiasme que celui de la dame en rouge.



LE PRIX DU CHARBON
 (© NASSER TAFFERANT).